

Lola Albarracín

Buenos Aires Mayday



Lola Albarracín

Buenos Aires Mayday

© Lola Albarracín, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-5875-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère, qui m'a transmis l'amour des livres et du français.

À la mémoire de mon père, cet écrivain.

Ce n'est pas l'amour qui nous unit, mais l'effroi ;
c'est pour cela sans doute que je l'aime tant.

Jorge Luis Borges, *Buenos Aires*.

Préambule

Ce récit est une fiction, mais relie deux périodes bien réelles de l'histoire argentine.

Les dernières dictatures, d'une part. Au cours du vingtième siècle, l'Argentine en a subi plusieurs, dont celle du général Onganía à partir de 1966. En 1969, une révolte massive d'ouvriers et d'étudiants, appelée le *Cordobazo*, s'oppose à la répression et aux mesures économiques, réussit à affaiblir le régime. Le 24 mars 1976, un coup d'État installe le général Videla au pouvoir, lequel ordonne la séquestration, la torture et l'assassinat de toute personne soupçonnée d'opposition. Trente mille disparus, plusieurs centaines de milliers d'exilés et un triste emblème : les *madres* de la place de Mai. Ces mères de disparus osaient défier la Junte militaire devant la Casa Rosada — le palais présidentiel — à Plaza de Mayo. Elles s'y réunissent toujours, au nom de la vérité et la justice.

Les derniers mois de 2001, d'autre part. Dix-huit ans après le retour de la démocratie, le constat est accablant ; les politiques ultralibérales et leur cortège de privatisations accroissent le chômage, la misère, les grèves. Pour répondre aux exigences du FMI, les plans d'austérité se succèdent, dont le célèbre *corralito* et une idée de génie : geler les avoirs des petits épargnants pour limiter les retraits d'argent et sauver les banques, tandis que les plus aisés organisent la fuite des capitaux. C'est alors que la colère explose, déclenchant des manifestations, des pillages et les émeutes du 19 et 20 décembre, violemment réprimées. Le bilan est d'une trentaine de morts et un fait historique : la démission de cinq présidents en deux semaines.

Vingt ans après, plus de quarante pour cent d'Argentins vivent sous le seuil de pauvreté.

— Ça va péter dans mon glacier !

Le Norvégien se dandinait le long de la classe affaires un *pisco sour* à la main, agitant ses fesses mollassonnes dans un accoutrement trop serré. Je n'en croyais pas mes yeux, mais le colosse était bien déguisé en hôtesse de bas étage, le tailleur et les ballerines rouge vif, le collant épais, couleur chair, des faux cils improbables et une perruque platine, surmontée d'un petit calot. Lorsque la chevelure tomba, l'ensemble brilla comme un pénis en érection.

Tout en essayant la transpiration de son crâne le benêt raconta à qui voulait l'entendre qu'il avait perdu un pari lors de la fête de signature de son contrat. Il ricanait et s'en plaignait, le mufle, il assurait avoir compris le supplice des femmes, les tortures vestimentaires qu'elles subissaient mais, pendant l'atterrissage, je le surpris en train de vérifier son maquillage dans un miroir de poche.

L'avion avait décollé peu avant midi. Nous quittâmes Santiago sous un soleil tranchant, le ciel limpide de l'hiver chilien resplendit à travers le hublot et la Cordillera éblouit mon regard. Ce labyrinthe de roche et de neige, j'aurais voulu l'imprimer dans ma rétine, graver son éclat au fond de moi et chasser le reste, oublier la laideur des hommes, effacer un homme de ma mémoire, arracher son souvenir à la racine, être à nouveau l'enfant naïve, émerveillée, peu habituée à la beauté du monde. Chaque vol au-dessus des Andes me réconciliait avec la vie, mais c'était le dernier et la mélancolie m'oppressait.

La voix criarde du Norvégien coupa court à mes pensées :

— Mademoiselle, s'il vous plaît, une coupe de champagne.

Le Viking esquissait d'étranges contorsions, qu'il assurait être une danse mapuche, barrant l'accès au *galley*. Je ramassai sa perruque, la jetai sur son siège et poussai le colosse d'un coup de coude discret mais ferme, devenu au fil des ans ma spécialité pour rappeler aux hommes imbibés qui était aux commandes.

Lorsque je lui tendis sa coupe, sa main s'attarda sur la mienne deux secondes

de plus qu'il n'est décent, glissant entre mes doigts comme un poisson visqueux.

— Notre but est de percer le glacier, dit-il. Vous vous rendez compte, *señorita* ? Percer un glacier, ce sont trois cent mille mètres cubes d'eau déplacés, un chantier unique dans l'histoire de l'humanité. Une mine à ciel ouvert, le trésor des Incas à portée du regard, le rêve des pharaons sur le sol américain...

Sa causerie fut interrompue par l'annonce du commandant de bord : de fortes turbulences allaient secouer l'appareil.

— Regagnez votre siège, dis-je au Norvégien d'une voix cassante, lequel obéit en souriant.

— Je vous emmènerai, dans mon palais gelé, et, si vous êtes gentille, je vous couvrirai d'or !

Son rire gras dévoila des dents polies et bombées, parfaites pour arracher un glacier.

L'orage éclata alors que l'avion entamait sa descente vers Buenos Aires. Des vents ascendants et descendants agitaient l'Airbus, les turbulences étaient si fortes que je peinais à avancer dans la travée pour vérifier que les passagers étaient bien attachés, dossiers et tablettes relevés.

Avant d'atteindre mon strapontin, une violente secousse me propulsa sur les genoux du Norvégien, qui ne plaisantait plus.

C'était donc dans la tourmente que ma carrière finissait, le jour de mes trente-trois ans. Était-ce un signe du destin, le présage d'une vie tumultueuse qui commencerait dès l'atterrissage ? Cette pensée m'inquiéta bien plus que n'importe quel orage ; malgré les secousses, j'aurais voulu que le vol se prolonge à l'infini. Lorsque je flottais dans les nuages je me sentais en sécurité, en dehors de moi-même et au-dessus des autres, au-dessus des hommes riches à l'allure de fer qui, à la moindre turbulence, se changent en cristal friable.

Le ciel était le seul endroit où je me sentais au-dessus du Chanta.

Je dégustai jusqu'à la dernière seconde le silence de plomb qui régnait dans l'avion. Les passagers retenaient leur souffle, les visages blêmes illuminés par les éclairs ; celui du Norvégien s'était figé en une curieuse expression, un mélange nordique d'indignation et d'étonnement, comme s'il était offusqué de

constater que sa vie pouvait s'arrêter à cet instant-là, alors qu'il n'avait pas touché un centime de son contrat pharaonique.

Sa main droite tenait la perruque, la main gauche serrait un crucifix qu'il sortit de la poche de son tailleur.

Je fus tentée de lui signaler que le pilote n'avait pas respecté l'interdiction de boire de l'alcool huit heures avant sa prise de service, ou de lui expliquer ce que peut devenir un avion engagé dans le cisaillement de vents opposés... Encore l'une de mes rêveries sadiques.

L'éternité dura onze minutes et quarante-deux secondes, le temps que le pilote réussisse à traverser l'orage et stabiliser l'appareil.

Lorsque j'entrai dans le cockpit il était en nage, mais son visage avait retrouvé ses couleurs.

Les emplettes au Free-Shop furent rapides, comme d'habitude. Avec ma petite valise et mes trois boîtes d'*alfajores* Havanna je me frayai un chemin vers la caisse, en traversant la queue de passagers impatients. Deux jeunes hommes me dévisagèrent avec gourmandise et cela m'amusa, non pas que leur désir m'émoustille car je n'avais que faire des petites gens, mais je m'étais souvent demandé pourquoi les hommes confondent hôtesse de l'air et s'envoyer en l'air. Sans doute un réflexe de leur cerveau reptilien.

L'uniforme allait me manquer, tout comme la supériorité qu'il me conférait dans l'enceinte de l'aéroport.

Hélas, c'était Paco qui était aux bagages. Il afficha un sourire fourbe et un clin d'œil complice.

— Alors Carolita, les affaires continuent ?

D'un geste las il demanda d'ouvrir ma valise. Je m'exécutai et lui lançai un regard noir, car l'abus de son petit pouvoir l'excitait par-dessus tout.

Il sourit en me fixant.

— Tes yeux de biche vont me manquer, tu sais ?

— Personne n'est indispensable, répondis-je froidement.

Paco haussa les épaules, fit mine de fouiller dans mon bagage. Puis, résigné, il

m'ordonna d'avancer :

— Bienvenue sur terre, *preciosa*.